

LES CONVERSATIONS

ANNA LISBETH MAREK

LES
CONVERSATIONS

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-7529-0985-5

À mes parents

Je suis une vieille qui vacille. Titubante et méchante, tordue par la douleur, sans doute. Je ne sourcille pas, je bouge à peine. Hébétée, j'ai comme un premier pied dans la tombe. Je distribue çà et là des sourires perdus et las, parfois mes traits tendus deviennent cruels, il faut dire que je suis invivable depuis la maladie d'Henri et l'on peut bien me comprendre. La souffrance et la mort qui rôdent dans la maison depuis un an m'ont rendue toujours plus morne et grinçante. Toujours plus vivante en somme, voici une année que cela dure, Prune, et tout s'est achevé cet après-midi.

L'enterrement ce matin fut digne des plus grands. Ils furent si nombreux à se déplacer, les gens venaient encore et encore, par grappes, ils marchaient par clans, opaques et délicieusement imperméables les uns aux autres. Avaient-ils donc emprunté des chemins différents, ces hordes de sages promenant des mines de circonstance ? Vus de haut, ils avaient dû former une gigantesque étoile, à sept ou huit branches dont le cœur était ton cercueil, Henri. Les clans étoilés et une atmosphère de recueillement, silence religieux

pendant qu'ils se toisaient, tous ! Mon esprit était ailleurs, Prune, je dois le confesser, je suivais du coin de l'œil le spectacle et soudain un rire intérieur a grondé si fort qu'il m'a échappé. Un éclat de rire en somme, stupide et déplacé, j'ai pensé qu'ils se disaient tous, empêtrés de bienveillance, que mes nerfs avaient tant souffert. Et le marasme final, le hoquet de désespoir, le dernier cri de douleur étouffé dans un rire franc, solide, éclatant. Le regard gêné et indulgent du rabbin. La vieille vacille et il faut la comprendre, un an que cela dure.

Maria sert les citronnades et promène les gâteaux secs. Dans notre intérieur, Henri, ils sont tous au rendez-vous les endeuillés, je ne suis pas seule un instant, ils se relaient pour m'administrer un mot gentil en affichant un regard tendre et souffrant. Tendre pour moi, souffrant pour toi, par quelles circonvolutions intérieures offrent-ils si parfaitement en un regard ce curieux mélange, cette tristesse toute mesurée ? Ils m'enveloppent et me choient, ils te pleurent également, et tout cela en même temps, en un geste simple et digne, répété combien de fois avant, combien de fois après ?

C'est Lucerne qui a le plus mal joué. Il faut dire que je commençais à m'ennuyer et que j'avais soif, très soif. A-t-on idée de mourir en plein mois de juillet, en pleine chaleur ? Pierre Lucerne est venu s'asseoir près de moi, succédant aux époux Berthier dont la prestation avait frôlé la perfection, la posture et les mots justes, bien choisis. Je me permets de leur décerner le premier prix, si tu permets. Lucerne s'est assis et a entouré mes épaules de ses bras, sans rien dire m'a contemplée, ses petits yeux bleus étaient comme des billes savonneuses glissant sur moi, sa face rougie par le soleil semblait s'étirer à l'infini, j'ai cru un instant que jamais il ne cesserait d'être là. Alors je me suis levée brusquement, marmonnant des choses dont je me souviens peu, et j'ai regagné ma chambre avec fracas.

La vieille vacille, et c'est tombé sur Lucerne. Ce qui n'est sans doute pas un hasard, l'on sait la façon qu'il avait toujours de guetter les moindres défaillances d'Henri, un mauvais choix éditorial, une campagne de presse ratée. Tout le monde sait que Pierre Lucerne est envieux, dénué de talent malgré son obstination à commettre des essais à caractère pamphlétaire, c'est ainsi qu'il les dénomme, où la hardiesse du ton et l'indigence de la pensée font chaque fois si bon ménage. Voilà ce à quoi ils songeaient, les endeuillés, lorsque je suis entrée dans ma chambre. Pauvre Pierre Lucerne, j'aurais pu l'épargner, peut-être. L'assistance était pleine de maîtres penseurs à bannir, comme cela, avec les armes faciles, les lames aiguisées de la veuve intraitable qui n'a pas dit son dernier mot, drapée dans la mémoire du défunt mari.

C'est ta fille qui a accouru la première. Hélène m'a jeté un regard inquiet et incertain, prenant soin de me le servir pur et sans blâme. La vieille est épuisée, tant de souffrances. Par chance ton gendre est resté sur le seuil, un clin d'œil entendu d'Hélène l'a immobilisé là mais il a tenu à rester derrière la porte. Pendant que je subissais la mièvre sollicitude d'Hélène, j'imaginai Patrick guettant le signal sonore de mon chagrin, prêt à s'élaner pour la surenchère. Dieu, ai-je pensé, Hélène et Patrick dans un même élan du cœur, au chevet de mon lit, gardiens de mon âme blessée agissant de concert, remplissant de leur plate musique cette chambre aux couleurs passées. Vision qui m'a chatouillée, étranglée quelques secondes, jusqu'au sursaut final, le rire encore, secouant mon vieux corps, saccadé puis continu, le rire encore, un flot tenace, intenable, plein d'ennui. Elle m'ennuie, Prune, affublée de sa fidèle moitié si révérencieuse, jamais pu l'encaisser son consultant droit comme un *i*. Souviens-toi, Henri, de cette première rencontre, il y a vingt-cinq ans. Ce jour-là Hélène était vêtue d'un tailleur

gris qui lui donnait un air de dame, enveloppait maladroitement son corps menu et semblait lui signifier, dans un dernier espoir, que la vie est ailleurs. À son bras ce jeune homme à la raideur outrée, les yeux fixes semblant chercher une cible imaginaire. Il avait parlé d'Hélène, de son amour pour Hélène, de sa rencontre avec Hélène, de l'avenir avec Hélène. Ses bras longeaient son corps ou parfois se balançaient, par à-coups, donnant à ses paroles un tour convulsif et étriqué. Hélène paraissait vaguement heureuse, elle n'était plus que vaguement jolie, ses yeux rieurs étaient devenus secs et précis. Hélène est de celles qui troquent les habits de l'enfance contre les oripeaux de l'âge adulte, la posture de la femme accomplie, sûre d'elle-même et de son rang. Il ne t'avait pas vraiment déplu, il aimait Hélène et c'était l'essentiel. Ce jour-là, après leur départ, nous parlâmes peu, et j'ai souvent pensé depuis qu'Hélène avait cherché dans nos yeux les signes d'un léger consentement, ou d'une infime désapprobation. Mais elle ne trouva rien qu'une bienveillante indifférence, masque figé que le renoncement avait sculpté depuis longtemps, patiemment, sur nos deux visages.

Hélène n'a pas choisi et c'est une femme fardée de convenances qui se trouve au chevet de mon lit, brisée par ta mort et par mes longs soupirs. Elle n'est pas dupe, Hélène, malgré ses grands airs. Elle a reçu de toi cette lucidité qui ne lui cache rien de son existence ensablée, à cet instant précis je me dis qu'elle comprend tout et qu'elle va se battre, enfin, pour partir à la dérive. Mais elle se redresse brusquement et appelle ton gendre. L'heure est venue de me ramener dignement dans ce salon qui sent la mort et l'artifice.

Paul n'a pas bougé, je le trouve près du balcon qui regarde droit devant lui, le regard fixe et rondement acéré de celui qui sait mais ne dira rien. Il avait souvent cet air enfant, absent et moqueur, et beaucoup se méprenaient

en le voyant. Petit garçon aux airs de pâle fanfaron, toujours prêt à mettre en scène ses états d'âme, de grands yeux vifs qui révélaient une présence perçante et malicieuse. On l'imaginait volontiers capricieux, sombre, dictant sa loi, frêle réplique de son grand-père, de mon père, aussi insondable qu'écrasant. Mais Paul était doux et craintif, à l'excès. Il s'abritait derrière ce masque édifié dès son plus jeune âge, il savait que d'une trop grande fragilité devait naître le défi, permanent, austère, envahissant.

Paul s'emploie à vivre en dehors de cette vie, errant parmi les choses en les laissant passer, curieux défilé d'images et d'actes qui ne lui appartiennent pas. De tout cela il rit, un rire fort, fébrile, et s'en sort avec un air goguenard et tout à refaire, chaque fois. Paul déteste par-dessus tout les édifices à construire, les vies à mettre en place, les plans de sauvetage et tous ces avenir. Je veux vivre une vie par jour, différente d'hier, différente de demain, nous avait-il annoncé fièrement le jour de ses dix ans. La formule l'avait grisé et il l'avait répétée une nouvelle fois, à tue-tête. Il avait couru autour de nous, un tour, puis un autre tour à l'envers, avait entraîné Hélène dans sa folle ronde jusqu'à la faire trébucher, à tes pieds. Puis Paul est devenu cet homme tendre et froid que nous connaissons peu, oscillant entre divers mondes dont il est devenu le porte-plume, le journalisme, l'édition, le cinéma qui s'enchevêtrent au gré du temps, dans un magma sans joie. Timides gagne-pain, fuites en avant, orgueils intellectuels et lassitudes, toujours, au bout. Il vaque à ses occupations comme un forain à ses spectacles, le nez au vent, la peur au ventre. Et j'aime l'entendre divaguer, se moquer de tout, de tous et surtout de lui-même, insatiable et curieux, le regard noir ou les yeux pleins d'enfance, plantés dans les vôtres.

Paul regarde devant lui et me prend le bras. Belle sortie, maman, chuchote-t-il froidement, sans lueur dans ses yeux graves. Puis il m'embrasse le front et me dit qu'il m'aime, son regard a retrouvé sa lumière et un sourire traverse son

visage inquiet. Il se fraye un chemin dans la foule pleureuse, regagne rapidement le vestibule, puis la sortie.

J'ai toujours aimé regarder Fanny Greiner, l'épouse de ton tendre ami et plus proche associé, Maurice Dupayet, le directeur de votre maison, les Éditions Dupayet-Kapisz. La mort de Maurice, il y a cinq ans, avait été pour toi un grand chagrin. C'était ton plus fidèle ami, celui que tu aimais entendre et contredire, *l'homme aux mille voix et aux mille histoires*. Fanny Greiner, son épouse hongroise, belle et impétueuse diva, aime se couvrir de grands chapeaux mous aux larges et voluptueux contours. Jamais, toutes ces années, je n'ai vu Fanny Greiner sans un de ces chapeaux. J'en possède une armoire pleine, m'avait-elle dit un jour de sa voix sifflante et poudrée. Vous laissant bavarder sur les toits surplombant Paris, elle m'avait emmenée, petite fille heureuse de dévoiler un secret, devant ce beau meuble chinois curieusement caché dans une petite pièce à l'écart qu'il occupait pleinement, lourd, immense rectangle de bois sombre découvrant une multitude de petits tiroirs rouges, traversés de minces fils dorés. Dans chacun de ces tiroirs, utiles autrefois aux médecins de Chine, elle avait soigneusement plié et rangé ses chapeaux souples, par couleur, la rangée supérieure convenant aux noirs et gris ; celle en dessous aux ocre et brique, puis les bleus et verts, les bariolés, et enfin les clairs pastel. Cinq rangées de huit tiroirs, quarante chapeaux pour ne pas choir !, avait-elle lâché dans un grand rire aussitôt tu. J'ai reçu mon premier chapeau en Hongrie de mon premier mari, Tibor. Saviez-vous que j'avais été mariée dans une autre vie, ma chère Magda ? Ces mots étaient hachés, tranchants, Fanny me les avait jetés à la figure comme l'on se débarrasse d'un poids trop grand. Non Fanny, je l'ignorais, était-ce avant de vivre en France ? demandai-je bêtement. C'était avant de venir en France, oui, exactement. Fanny reprit aussitôt

le fil d'une discussion abandonnée quelques minutes auparavant là-haut, sur la terrasse. On y parlait de bandes dessinées et de romans illustrés. J'appris par Henri que cette femme avait perdu son premier mari en 1956, à Budapest. Fauché par les chars russes, il avait laissé Fanny et un enfant d'un an. De cet enfant, Henri disait ne rien savoir, pas plus que des circonstances du départ de Fanny pour la France. Maurice n'aime pas parler du passé hongrois de sa femme, m'avais-tu simplement dit.

Fanny Greiner vient de me rejoindre près du balcon, là même où se trouvait Paul quelques secondes plus tôt. Elle porte un immense chapeau noir de velours, lisse, aux contours gris et bleus. Elle se penche doucement vers moi dans un demi-sourire. Elle a toujours cette posture, la tête droite et sévère, le corps légèrement incliné, prêt à bondir. De là elle assène deux ou trois phrases qui retombent chaque fois comme de l'or. Les mots dociles, les formules vaines ou insignifiantes dans sa bouche deviennent précieuses. Est-ce cet accent rude aux entournares cotonnées, ce port altier et rugueux à la fois, cet éclair douloureux dans les yeux d'un noir profond? Fanny impose sa présence sans effort, nul ne passe dans sa vie sans éprouver ce vague embarras qui engage à prendre la fuite, vite, ou à rester pour se perdre.

– Seul Henri savait vous comprendre, Magda, lui comme personne vous chérissait.

Je sais gré à Fanny Greiner d'avoir prononcé ces mots. J'ai voulu mourir de ces mots simples.

Je sais à présent que tu es parti, Henri. Et que tu as tout emporté avec toi.

Prune, ma vie ne fut qu'un fatras d'à-peu-près, un sillon linéaire et fiable creusé dans la chaux. Pardonne-moi de ne pas t'adresser les douces élucubrations d'une sage grand-mère. De toute façon, tu n'as jamais aimé le miel des propos et la langueur des acquiescements. Souviens-toi, tu voulais être aigre-douce. *Aigre-douce*. Le jour où tu prononças ce mot, nous étions assises sur les marches de l'escalier qui menait à la cave de l'immeuble de tes parents. Du reste, ce fut aussi notre immeuble dans le temps, avant que mon père ne décide brusquement de partir habiter ailleurs, quelques rues plus loin.

Nous avons onze ou douze ans et je t'écoutais parler avec attention, comme toujours. Nos têtes hautes et le buste droit, les jambes repliées que nos bras entouraient, nous avions *une conversation*. Une conversation parmi tant d'autres. Celle-ci m'avait pourtant ébranlée, sans que je sache vraiment pourquoi, et aujourd'hui encore ce sont ces mots, ces couleurs, qui me reviennent en mémoire lorsque je songe à nous. Tu étais vêtue d'une petite robe rouge à bretelles sous laquelle tu portais un fin col roulé blanc de coton qui soulignait si bien tes épaules. Le port impeccable, les chaussures en cuir souple, le petit bracelet en fleurs, un

léger sourire et toute la justesse du monde dans tes yeux. Il me semblait alors que toi seule savais rendre les mots transparents et les pensées neuves, toi seule pouvais envelopper les choses dans le vrai et le beau. Ce jour-là, nous parlions de mon oncle Pierre. Il avait épousé quelques années plus tôt une jeune danseuse anglaise rencontrée à Londres lors d'un voyage avec mon père. Elle l'avait suivi aussitôt et le mariage fut célébré très vite. Un enfant était né peu après, le couple s'était installé dans un petit appartement jouxtant le cabinet de mon père, dans le dix-septième arrondissement.

À la maison on parlait peu de Pierre et d'Ann. Un mystère les entourait, et je sentais que mon jeune âge en constituait la fleur. Ils venaient pourtant souvent nous voir avec le petit Lawrence. Mais chaque fois il me semblait qu'un pilier invisible m'empêchait de saisir la réalité de cette petite famille, comme un air d'imparfait qui pesait là, lourdement. Ce jour, dans ces escaliers, je te fis part de la nouvelle qui avait secoué notre famille, mes parents, mon frère et ma sœur. Ann avait disparu, quitté le foyer en laissant une lettre définitive. Elle retournait en Angleterre, abandonnait leur fils à Pierre, et comptait ne plus jamais les revoir. Il n'y avait pas la moindre adresse, pas le moindre espoir, pas l'ombre d'un avenir. Ann avait tout quitté, sans heurt, avec la réserve et le silence qui avaient toujours flotté autour d'elle. Mes parents étaient en proie à une grande agitation. Mais si ce fait s'imposait avec la force d'un événement, il semblait au fond avoir été attendu, envisagé, planifié même, à un moment ou à un autre. Rien n'avait laissé présager ce brusque départ et pourtant il n'avait cessé d'exister, comme un rocher inébranlable.

Prune m'avait écoutée et je me souviens à peine de ce qu'elle avait pensé de tout cela. Mais j'avais senti ce jour-là, plus encore, la force de ses paroles. C'est au cours de cette conversation que Prune avait souhaité être, plus tard, lorsque nous serions grandes, *une femme aigre-douce*. Elle

m'avait dit cela en se levant soudain, sa robe rouge était froissée et son regard s'était appuyé sur moi avec défi. Puis elle avait ajouté qu'elle serait aussi une femme *épatante*, bien entendu. Aussitôt elle s'était mise à rire, et nous avons juré elle et moi d'être des amies épatantes pour toujours. Et voilà que je t'entends déjà, Henri. Des amies épatantes pour toujours. Tu t'envoles ma douce Magda, tu t'exaltes, tu t'affoles un peu. Range l'enfance et les serments futiles, range les promesses vaines, range ! Les souvenirs, les jolis souvenirs, oui, les souvenirs affleurent, les souvenirs se taisent et c'est ainsi. Reviens à toi, douce Magda. Range. Et de tes premiers mots de mort, Henri, déjà tu ratures le récit. Je continue.

Prune et moi habitons le même immeuble, au 77, avenue de la Muette dans le seizième arrondissement de Paris. Mais c'est à l'école du quartier, en 1929, que nous fîmes connaissance en classe de onzième. Jusque-là, nous nous étions contentées d'échanger un bref salut lorsque nous nous croisions dans les étages ou dans la rue, le plus souvent avec nos mères. Mes parents s'étaient installés là deux années auparavant. Ainsi mon père n'était pas très loin de son cabinet situé dans le dix-septième arrondissement, où il exerçait le métier d'avocat. Prune fut donc pour moi, ces années qui ont précédé notre rencontre, la jolie et pétulante petite voisine du second aux vêtements colorés et à la longue chevelure brune. Lorsque je l'apercevais, elle paraissait toujours gaie, pleine d'élan ; son pas était sautillant, et comme elle tenait la main de sa mère, on avait l'impression qu'elle l'entraînait dans sa cadence et les deux semblaient filer dans la rue en dansant.

À l'école, nous nous assîmes l'une à côté de l'autre dès le premier jour. Quelques mois plus tard, nous passions tout notre temps ensemble. Le temps des premières lectures, la Bibliothèque rose et les histoires de la comtesse de Ségur que nous lisions fièrement à haute voix, une page chacune,

l'une après l'autre. Le temps des devoirs surtout, chez elle ou chez moi. Nous prenions soin de nous isoler dans la chambre et de là nous faisons partir le *compte à rebours*. Nous jouions à celle qui comptait le plus vite ou à celle qui écrivait le mieux, découvrant ensemble dans nos manuels illustrés la signification des choses et des mots. Chacune avait ses talents, et l'autre le savait bien. Prune excellait dans les mathématiques et les sciences, tandis que l'écriture et le français me plaisaient mieux. Elle dessinait à merveille, et je raflais la première place en musique. Nous riions de tout cela et très vite nous nous plaisions à dire qu'à nous deux nous formions une élève brillante, un vrai petit génie. Un jour, dans ma chambre, Prune avait estimé que nous étions chacune une part de ce génie, j'étais le demi-génie et elle était le semi-génie. Demi et Semi furent pendant plusieurs années nos deux surnoms dont nous nous gardions bien, à ceux qui s'en étonnaient, de révéler l'origine et le sens. Prune et Magda, Semi et Demi, – clopin-clopant, te souviens-tu? – unies dans la même fougue et la joie d'être ensemble.

Prune était pourtant déjà un surnom. Tu es Prune depuis toujours mais ton vrai prénom est Sarah Jeanne, parfois je l'oublie. Un prénom composé, ta mère voulait t'appeler Sarah, et ton père rêvait d'une Jeanne. Sarah Jeanne, deux prénoms accolés, *avec ou sans tiret c'est au choix!* – aimais-tu répondre à ceux et celles qui s'en enquéraient –, le fruit de deux volontés qui ne voulaient pas plier. Sarah ou Jeanne, Jeanne ou Sarah, je l'ai compris plus tard, interminables atermoiements, querelles d'amoureux, Sarah, matriarche du peuple juif, et Jeanne, figure de France, rien n'y avait fait, le temps avait passé et Blanche, ta mère, avait décidé que tu porterais les deux. Prune est la façon dont tu as voulu te faire appeler, tu devais avoir sept ou huit ans. D'un jour à l'autre, tu es devenue Prune. Elle était l'héroïne d'un livre d'enfants que tu chérissais, tu aimais ce personnage, tu aimais le *bruit* de ce nom m'avais-tu dit. Tu

voulais un prénom doux et *léger*. Léger. Je n'y avais pas songé, jusqu'à aujourd'hui.

Mois après mois, notre amitié s'accommodait bien d'une certaine solitude. Nos camarades d'école avaient peu d'importance pour nous; nous prenions un certain plaisir à demeurer seules au milieu des autres et à leur faire savoir. Leurs jeux n'étaient pas les nôtres, ni leurs soucis d'enfant. À deux, nous estimions avoir atteint un âge supérieur qui nous tenait éloignées de leur monde futile. Oui Prune, il faut bien l'avouer, à sept ans à peine, déjà, nous étions convaincues d'être plus averties et de leur regard distant et incertain, comme un aveu, nous tirions notre force. Cela nous valut quelques inimitiés, je crois. Et ce n'est pas sans une certaine déception ni, faut-il le dire?, sans un contentement inavoué, que nous nous vîmes plusieurs fois écartées de certaines invitations à goûter, jouer ou danser chez les unes et les autres. Je pense que nous étions agaçantes. Et cette idée nous enchantait, au fond, comme la promesse d'une vie différente, à l'abri de leur quotidien servile, peuplé d'ombres ordinaires.

Les mois et les années allaient passer ainsi, depuis l'école élémentaire jusqu'à l'entrée au lycée. Dans la même classe, oscillant entre la première et la seconde place, douce rivalité que nous cultivions comme un jeu. Les premiers prix, les récompenses, les revers aussi. Ma vie d'écolière se confondait avec la tienne, et je peine aujourd'hui encore à entrevoir ces premiers temps d'apprentissage autrement qu'à l'image d'un savoir partagé, discuté, éminemment nôtre. Et qu'en savent-ils de tout cela, les endeuillés qui défilent, que savent-ils de nous, Prune; rien évidemment. Combien sont-ils à venir, à s'agenouiller devant moi, la compassion en bandoulière et le sourire embarrassé, Henri de-ci, Henri de-là. Allez plutôt voir dans le vestibule ou sur le balcon, vous l'y trouverez peut-être

Henri, c'est bien lui que vous cherchez? Et voilà que Marthe Donnel, la belle brune au cœur sec et aux habits griffés, la papesse du roman illustré, écarquille les yeux, se ressaisit et me laisse en paix. Je continue.

L'été qui suivit notre rencontre, tes parents m'invitèrent à passer deux semaines de vacances ensemble, au mois de juillet. Je vous accompagnai à Aix-en-Provence. Vous y aviez loué une magnifique maison, bien trop grande. D'autres amis devaient se joindre à vous, m'avais-tu dit. On ne les vit pas. La maison, souviens-toi, était immense. Elle comptait six chambres et un grand salon, et se déployait de quatre côtés, comme un carré, au centre duquel s'élevait un patio. Curieuse disposition, étrange configuration d'une maison large, sans étage, qui semblait s'étirer à l'infini. Chaque jour ou presque tes parents nous emmenaient sur des chemins de Provence, dans les terres, disaient-ils. Nous passions par des villages, en nous arrêtant au hasard. Certains étaient perchés haut dans la montagne, d'autres semblaient endormis par le soleil de plomb. Parfois nous partions pour la journée et alors le matin même, ta mère nous demandait de préparer avec elle le panier de provisions, et c'était chaque fois la même fête, souviens-toi, pain, fromage de brebis, tomates et fraises pour le dessert, et ne pas oublier le sucre, et l'eau, car il faisait si chaud. Albert attendait dans l'automobile et faisait mine de s'impatienter, nous entendions ses coups de klaxon répétés, et nous nous dépêchions d'entasser les victuailles en riant toutes les trois, qu'allions-nous oublier cette fois?

Un soir, te souviens-tu, nous dînâmes avec tes parents dans un restaurant à Aix. Un grand restaurant, des plafonds hauts, de minces colonnes de marbre, de hauts panneaux de bois en guise de murs. Les hommes fumaient la pipe ou le cigare, et les dames avaient de superbes toilettes. Par un habile jeu de miroirs – les glaces scindaient par endroits le

bois austère et donnaient à la salle immense l'éclat irrésistible des lieux habités par le grand monde – je pouvais observer les mouvements des tables devant nous, les gens qui se faisaient face, souvent un homme et une femme. L'homme qui se tenait devant moi s'adressait à la femme qui me tournait le dos. Dans la glace cette femme me découvrait son visage et son air tantôt gai, tantôt triste. Parfois le silence s'installait. Alors ils semblaient prêter davantage attention à ce qu'ils mangeaient, à l'endroit où ils étaient, lançant des regards vagues vers les plafonds, les tentures jaunes, les hautes colonnes, ou les autres clients. Peu après j'ai vu la femme partir. Et puis j'ai vu l'homme prendre sa tête entre ses mains.

Je me rappelle bien ce soir-là. Nous marchâmes longtemps dans les rues animées d'Aix. Il y avait le feu d'artifice du 14 juillet, la fête avait envahi la ville dans ses moindres recoins. Nous nous arrêtâmes longuement devant trois musiciens qui jouaient *Oh When the Saints Go Marchin'in*, autour desquels un attroupement s'était formé. Une femme et deux hommes. La femme, vêtue d'une redingote sombre, de petites lunettes cerclées de fer, semblait lutter contre le trombone à coulisse qu'elle tenait entre les mains. Chaque note était une révolte de plus, la main droite coulissante défiant la main gauche qui appuyait avec force l'avant de l'instrument et le maintenait stable. Ainsi la jeune femme se balançait, les pieds presque immobiles, fermes sur le sol. L'homme au tuba, comme emprisonné par l'instrument, donnait sans cesse l'impression qu'il allait déposer les armes, que ce morceau serait bien l'ultime. Mais il reprenait de plus belle, entonnant un charleston, puis un jazz, une chanson populaire enfin. Le dernier, coiffé d'un béret beige et noir, jouait de la trompette. C'était le plus libre des trois. La trompette était légère et accommodante, et lorsqu'il ne jouait plus, il chantait volontiers. Sa voix était sourde, couverte par les deux autres instruments, elle venait de loin, un grand souffle qui mourait aussi vite, à la lisière de la bouche,